

La relique de saint Jacques le Majeur

La Vocation de saint Jacques, toile d'Alphonse Colas

Le Martyre de saint Jacques, idem

Ces deux peintures marouflées sont toujours conservées dans l'église

frère Guislain

En 1862, il en a été prélevé une parcelle qui fut donnée à l'église Saint-Jacques de Douai, ainsi qu'en atteste un papier trouvé en 2002 dans le reliquaire, à l'occasion d'une reconnaissance de relique à laquelle j'ai assisté.

Authentique

Nous Pierre Louis Parisis, par la miséricorde divine et la grâce du Saint Siège Apostolique, évêque d'Arras, Boulogne et Saint-Omer, à tous ceux et à chacun de ceux qui regarderont les présentes lettres, nous faisons connaître et nous attestons que pour la plus grande gloire de Dieu Omnipotent, la vénération de ses saints et l'accroissement de la dévotion des fidèles, nous avons reconnu une particule sacrée du chef de saint Jacques le Majeur tirée des lieux authentiques, que nous avons reposée respectueusement dans une **boîte d'argent de forme ovale** munie sur sa partie antérieure d'un cristal, bien fermée par derrière et **pourvue de fils de soie rouge** et de notre sceau, et nous autorisons la vénération par les fidèles de cette relique insigne dans toute église et tout oratoire public où il semblera bon de l'exposer.

Donné à Arras sous le signe de notre vicaire général, notre sceau et la signature du secrétaire général de notre évêché, l'année du Seigneur mille huit cent soixante deux le vingt huit février [28 février 1862]

Proyart, vicaire général

Sur ordre des sus-mentionnés et du Très Révérend Evêque d'Arras de Boulogne et de Saint-Omer

Terminck, chanoine secrétaire général

Vu, approuvé et autorisé

le 6 mars, IRF archevêque de Cambrai.

Le 25 février 1862, à la demande de M. l'abbé Bataille, curé doyen de Saint-Jacques, Mgr. l'évêque d'Arras accorda à cette paroisse une relique de saint Jacques.

La translation de la relique de saint Jacques le Majeur, autorisée par lettre de Mgr. l'Archevêque de Cambrai, en date du 26 février 1862, aura lieu en cette paroisse le 9 mars, premier dimanche de Carême, à trois heures de relevée.

Les archives de l'église attestent de la splendeur de la fête. Chaque fidèle doit réserver sa chaise. Au programme le chant d'un psaume et le Magnificat et un sermon donné par le R.P. Marie-Hippolyte, de l'ordre des Carmes. La procession n'a pas lieu à l'extérieur mais seulement dans « les nefes du lieu saint », dans l'ordre suivant :

- 1 - la croix et deux acolytes avec la bannière Notre-Dame d'Espérance
- 2 - les statues des saints particulièrement vénérés dans la paroisse, avec leurs reliques :
le chef de saint Chrétien, saint Maurand, saint Amé avec la bannière de la reine des Martyrs
- 3 - les élèves de Mme. de Saint-Auban
- 4- sainte Léocadie
- 5- 12 petites filles vêtues de blanc portant les emblèmes des apôtres, avec la bannière de la reine des apôtres
- 6- les instruments du martyre de saint Jacques
- 7- la relique de saint Jacques portée par 6 frères des Ecoles chrétiennes
- 8 - les enfants de chœur, les chantres, les choristes, le clergé

La cérémonie s'est terminée par un court Salut et la bénédiction du Saint-Sacrement

La relique de saint Jacques (Mineur ou Majeur ?)

Nous avons retrouvé la relique de 1752 provenant de la chapelle de la rue Jean de Gouy (hôpital du Petit-Saint-Jacques) détruite en 1918. Cette relique retrouvée à l'église Saint-Pierre porte l'inscription *S. Jacobi min. Apo.*

Authentique de 1752, confirmée en 1885

Frère Jo Antoine par la miséricorde divine évêque de Tusculum, Vicaire Général de son Excellence le Cardinal Guadagni, de Notre Très Saint Seigneur le pape Benoît XIV, de la Curie Romaine, et Juge ordinaire de son district, etc, etc.etc.

A tous et à chacun de ceux qui liront nos lettres nous faisons foi et attestons que pour la plus grande gloire du Dieu Tout puissant et la vénération de ses Saints nous avons donné en don et concédé

la relique sacrée des os de saint Jacques le Majeur apôtre, tirée des lieux authentiques que nous avons placée respectueusement dans une boîte métallique de forme ovale pourvue d'une vitre, bien close, fermée d'un cordon de couleur rouge, marquée de notre sceau, et propre à contenir celle-ci, à la remettre à autrui et à être transférée et déposée dans toute église, tout oratoire ou toute chapelle en vue de la vénération des fidèles. En foi de quoi nous avons ordonné l'expédition de ces lettres testimoniales écrites de notre main et pourvues de notre sceau par le greffier (SS. RR.) soussigné. Donnée à Rome en notre siège ce jour le 15 janvier de l'année 1752.

Signé : illisible

Nous l'avons vu et autorisons qu'elle soit exposée à la vénération des fidèles.
Cambrai, le 24 juillet 1885

Signé : ... Mortier
Abréviations

Autre mention Felix ...illisible.

Aire-Arras (Légende des images de la peinture d'Aire-sur-la-Lys)

Le premier des 15 compartiments placés en dessous du frontispice représente le **martyre de saint Jacques** à JERUSALEM. L'Apôtre est à genoux. HERODE, sceptre en main et couronne sur la tête, est face à lui, entouré de soldats. Le bourreau lève le glaive qui va trancher la tête du saint. On aperçoit au second plan la mer et la barque où va être déposé le corps de l'Apôtre pour son transport en Espagne.

Le deuxième des compartiments nous montre **l'empereur Charles dans un monastère**. Un prêtre revêtu d'un large surplis et de l'étole rouge tient respectueusement, les mains couvertes d'un voile blanc, le chef de saint Jacques. Il va le remettre à l'empereur. Des rayons entourent la relique. L'aigle noir à deux têtes sur un oriflamme et sur la cuirasse désigne l'Empereur d'Occident. VAN DRIVAL parle aussi de cierges allumés et de montagnes dans le lointain. Cela ne paraît guère évident sur le dessin de MAGNARD.

Le troisième tableau est consacré à la **remise de la relique par Charles à l'abbaye de Saint-Vaast à ARRAS**. L'empereur est debout, sur sa tête la couronne fermée avec la croix. Son manteau doublé d'hermine est bleu, semé de fleurs de lys. Il remet la tête de l'Apôtre environnée de rayons à un abbé portant le costume de l'Ordre de Saint-Benoît. Il tient sa crosse. Plusieurs religieux sortent du monastère, l'un d'eux tient à la main une riche monstrance. La suite de l'empereur est rangée de l'autre côté du tableau.

Le quatrième tableau représente **la translation de la relique de BERCLAU (1025) à ARRAS (1160)**. L'abbé de Saint-Vaast, MARTIN, emporte la relique ; curieusement il tient sa crosse sur l'épaule (**c'est surtout qu'il fuit car les habitants le poursuivent**). Le dâpifer de l'empereur avec ses soldats le protège. Entre la main de l'abbé et la relique, un linge a été placé et de brillants rayons entourent la tête sacrée.

Au cinquième tableau paraît Philippe d'Alsace que l'on reconnaît à sa couronne comtale. Il **emporte la tête de saint Jacques**. L'abbé et ses religieux, comme les gens du peuple, manifestent respectueusement leur indignation. On voit dans le fond de nombreux bâtiments.

Le sixième tableau nous montre un prélat en rochet avec une chape en tissu d'or, écoutant avec attention les propos d'un seigneur à la tête d'une troupe de soldats d'où s'élève un étendard au lion de Flandre. Il s'agit de l'évêque de REIMS (**pas sûr, il n'a pas sa mitre**) écoutant le **plaidoyer de Philippe d'Alsace**. Derrière l'archevêque on distingue plusieurs ecclésiastiques en habit de chœur. Dans le lointain se dessine une ville aux nombreux clochers.

Le septième tableau nous conduit à AIRE. **Le comte de Flandre a cédé. (1172)** Il remet à l'abbé de Saint-Vaast l'occiput du chef de saint Jacques, mais il en retient la partie antérieure que tient entre ses mains un chanoine d'Aire. Les deux parties du chef sacré sont entourées de rayons et portées l'une et l'autre dans un voile blanc. VAN DRIVAL voit dans le fond l'autel majeur de l'église Saint-Pierre sur lequel la partition vient d'être opérée (**il me semble qu'on aperçoit le reliquaire déjà préparé, en haut à droite**).

Sur le huitième tableau, un père présente une **petite fille morte**, tandis que deux autres sont étendues sur le sol devant l'autel sur lequel repose la châsse de saint Jacques. Celle-ci occupe tout le fond du tableau. Cette châsse, selon VAN DRIVAL est la figuration du paradis terrestre où résident des chérubins entourant le buste où est renfermé le chef de saint Jacques.

D'un côté des hommes sont en prières à genoux, de l'autre paraissent des femmes, des enfants portant des cierges et un prêtre avec son étole.

Le neuvième tableau figure **saint Jacques en personne à l'entrée de la chapelle**. Il porte un manteau rouge et un large chapeau. Il tient son bourdon. Au fond, on distingue la châsse. Une mère suppliante lui présente un bébé tandis **qu'un** père est en prières devant l'autel. On voit ce qui s'est passé à l'extérieur : **l'enfant est tombé à l'eau et s'est noyé**. On l'a retiré et déposé devant l'autel.

Le dixième tableau nous montre un prince portant une couronne, accompagné de soldats en armes. Il est en prières devant la châsse de saint Jacques que l'on voit resplendir au-dessus de l'autel. Un moine à genoux est en prières à côté du prince. Un enfant est allongé sur le sol. Sous le porche de la chapelle, un chien regarde la scène et l'on aperçoit à l'extérieur une maison et un personnage que l'on distingue avec peine **(la mère qui ramasse l'enfant tombé dans la fontaine)**.

Le onzième tableau constitue ce que l'on appelle la **signature**. On voit de face au premier plan, à genoux, un chanoine. Il est en partie caché par une inscription placée dans un cadre. Selon VAN DRIVAL, il s'agit du chanoine Adam LE CARON, l'instigateur de cette peinture. Le chanoine LE CARON est mort en **1604**. Cette inscription paraît de beaucoup postérieure à la peinture et cache une autre inscription dont on ne voit plus que la partie inférieure. Celle-ci aurait pu nous éclairer sur l'âge de ce tableau.

Il représente les derniers instants du chanoine donateur. On le voit couché dans un grand lit à baldaquin. Il est revêtu de l'étole rouge. Un prêtre en chape bleue à franges d'or étend la main sur lui. Un autre en étole lit des prières, 2 enfants de chœur sont agenouillés, l'un tient une clochette. Dans le fond du tableau on distingue un convoi funèbre.

Il apparaît certain que si la peinture a été réalisée en 1594, le chanoine LE CARON étant mort en 1604, ce compartiment n'a pu être établi qu'à une date postérieure.

Le douzième tableau décrit une scène d'extérieur. Deux femmes se lamentent devant un enfant allongé sur le sol, tandis que le père, vêtu comme un homme du peuple, exprime sa douleur. Debout, une jeune fille pleure. Son vêtement n'est pas celui d'une femme du peuple. S'agit-il de la sainte patronne de l'enfant mort ? **(sûrement pas !! aucune auréole ni rien. Mais c'est vrai que saint Jacques n'en a pas non plus)** Derrière eux un monticule de terre et au fond la chapelle. Léon GUILLEMIN voit dans cette peinture un potier dont l'enfant est mort.

Le treizième tableau se situe aussi à l'extérieur. Deux hommes, dont l'un a les jambes nues, soutiennent un petit enfant mort, un troisième montre du doigt l'église qui est au fond et d'où sort une lumière éclatante **(je vois pas la lumière !)**. Un homme avec un manteau rouge et un chapeau tient un enfant inerte dans ses bras. Il représente certainement comme précédemment le saint patron de l'enfant **(pas plus)**. A côté, un jeune homme manifeste son affolement **(??)**. GUILLEMIN y voit un enfant tombé dans une fosse de tanneur, que les ouvriers ont retiré tandis que l'un d'eux suggère de porter le petit corps à l'église.

Le quatorzième tableau se situe au même endroit. On aperçoit au fond l'église d'où sort une lumière éclatante **(toujours pas de lumière !)**. Ce sont trois femmes agenouillées qui tiennent une petite fille au-dessus d'un large plat **(je pense qu'elles viennent de la sortir d'un puits au ras du sol)**. Au loin, un paysan travaille la terre.

Le quinzième et dernier tableau nous conduit devant l'autel de saint Jacques. Un prêtre revêtu de l'étole impose les mains à un nouveau-né que lui présente une femme. Saint Jacques est présent, reconnaissable à son manteau rouge et à son large chapeau. Une autre femme, somptueusement vêtue, a une allure suppliante. C'est la sainte patronne de l'enfant qui supplie saint Jacques pour cet enfant mort-né. (Là, il semble bien que la mère regarde cette personne)

Ainsi se termine la série des 15 compartiments. Léon GUILLEMIN indique que la tradition donne des noms aux parents des enfants présentés à saint Jacques : Jean CARLIER, Jean MONIN de Neufpré, Jean OCTONAY de Widdebrouck, Gilles JEYRE, Pierre HANON. Malheureusement GUILLEMIN ne cite pas ses sources.

La relique d'Anchin

Vers 1170 Aimeric, patriarche d'Antioche, garantit l'authenticité des reliques de saint Jacques le Majeur et de saint Babylas, évêques d'Antioche, confiées à Michel I^{er} de Harnes, connétable de Flandre.

En 1170, l'abbé Alexandre fit fabriquer un reliquaire en forme de croix pour y placer différentes reliques de saint Jacques, de saint André, de Démétrius patriarche d'Alexandrie et de Babylas, patriarche d'Antioche.

Cette croix-reliquaire était utilisée lors de l'agonie des moines

Saint-Pol-sur-mer

En 1272, la relique était pratiquement oubliée lorsque la relation des événements est retrouvée dans les archives du chapitre d'Aire. On ouvre la châsse et on retrouve la tête alors qu'on croyait ne posséder qu'un tout petit fragment. Gui III, comte de Saint-Pol en obtient un fragment.

Boulogne

offerte à l'église Notre-Dame de Boulogne lors du mariage du duc avec Jeanne de Boulogne, en 1389 :

« un bourdon d'or garni de grosses perles, une coquille de mesme, contenant quelques reliques du chef de saint Jacques le Majeur »¹

¹ A. Le Roy, Histoire de Nostre-Dame de Boulogne, Paris, 1681

Jean de Tournai

Un peu plus loin, je trouvai des bons bourgeois de la ville (ARRAS) qui me demandèrent où j'allais. Je leur dis que je m'en allais par Douai à Tournai. Ils me dirent que le meilleur chemin pour aller à Tournai et plus court depuis Arras était de ne pas passer par Douai. Alors je leur dis que j'y avais de bons amis qui me prêteraient 2 ou 3 florins pour me rhabiller car je n'oserais pas entrer ainsi à Tournai. Alors ils me dirent :

- « Dieu vous veuille conduire, mais nous vous avertissons qu'entre Douai et Tournai, nul ne passe qu'il ne soit fait prisonnier ou volé ».

Je les quittai et allai coucher en un village à 2 lieues de Douai. Ce même jour dans l'après-midi, dans ce village, les Français et les Bourguignons s'étaient battus et entre-tués. Ils avaient aussi percé des tonneaux de vin qu'on conduisait à Douai. Cette année-là, ce jour-là, c'était une grande pitié du pays. Toutes les nuits, les hommes couchaient dans le clocher de l'église. Dans tous les villages entre Arras et Douai, aucun d'eux n'aurait osé coucher dans son lit. Néanmoins, cette nuit-là, moi et mon compagnon et le clerc du village, avons couché dans un très bon lit.

Le samedi 7, premier samedi de Carême, j'arrivai à la porte de Douai. Ceux du guet me demandèrent d'où j'étais, d'où je venais et je leur répondis que je revenais de Jérusalem et que j'étais de Valenciennes et que j'allais repartir mais que j'aurais bien déjeuné.

Mon compagnon et moi allâmes déjeuner

Je changeai un écu d'or à Douai mais je fus ébahi de l'or et de la monnaie qui étaient montés depuis mon départ. Et je partis de Douai vers 10 heures, portant mon bissac sur mes épaules, ce dont je n'avais pas l'habitude et tenant mon bourdon à la main.

L'abbé Jaspas

RELATION D'UN PÈLERINAGE A SAINT-JACQUES DE COMPOSTELLE
faite au Prône du Dimanche 2 Septembre 1883
PAR M. l'abbé Edmond JASPAS, DOYEN DE SAINT-JACQUES A DOUAI,
DOUAI—1883.

MES FRÈRES,

C'est pour répondre à cette invitation de nos Saints-Livres que j'ai entrepris, il y a un mois, le pèlerinage dont je vous ai promis la relation. Il ne m'a laissé que des actions de grâces à rendre au Seigneur, qui m'en a inspiré la pensée, et à vous, mes chers Paroissiens, qui, par vos filiales prières, m'avez si puissamment aidé à l'accomplir. C'est une consolation pour moi de vous assurer que, de mon côté, je ne vous ai jamais non plus oubliés dans les miennes, ce qui m'était bien facile, du reste, car je puis répéter, avec saint Paul, que si j'étais absent de corps, mon cœur ne vous avait point quittés. Dieu permet qu'aujourd'hui la réunion soit complète, aussi mon premier devoir est-il de l'en remercier.

Il y a bien longtemps déjà, mes Frères, que j'avais conçu le projet dont je viens vous raconter la mise à exécution. Depuis dix ans que je suis à Saint-Jacques, j'avais toujours rêvé d'aller chercher, en Espagne, sur le tombeau de notre glorieux Patron, les bénédictions et les grâces nécessaires au pasteur non moins qu'au troupeau. L'énorme distance à franchir pour atteindre mon but, m'avait d'abord fait hésiter. Il s'agissait, en effet, d'un trajet de plus de cinq cents lieues à travers un pays d'accès difficile, n'offrant souvent que de pauvres gîtes et des vivres plus misérables encore, où les communications sont si peu sûres que les courriers cheminent escortés de gendarmes, et où je n'avais pas moins de deux nuits consécutives à passer en diligence au milieu des montagnes.

Telles étaient mes premières objections. Mais je me répliquais à moi-même qu'on n'est pas curé d'une église consacrée à saint Jacques, le pèlerin par excellence, sans avoir grâce d'état pour accomplir un grand pèlerinage ; que plus l'entreprise est ardue, plus elle est méritoire ; que les obstacles, au moins aussi nombreux autrefois que de nos jours, n'avaient point arrêté les foules pieuses qui se sont donné rendez-vous à ce sanctuaire pendant tout le Moyen-Age ; que ces difficultés n'avaient découragé ni les saints, comme saint Dominique, saint François d'Assise, saint Bernardin de Sienne, sainte Brigitte de Suède et saint Benoît Labre ; ni les rois et les empereurs, comme Louis XI, Ferdinand d'Aragon, Isabelle de Castille, Charles-Quint et Jacques III d'Angleterre ; ni même nos propres ancêtres à nous, Douaisiens, puisqu'on 1452, — l'année qui précéda la prise de Constantinople par les Turcs, — assez de bourgeois de Douai avaient fait le voyage de Compostelle pour pouvoir se constituer en confrérie spéciale, et obtenir un peu plus tard, en 1526, la permission de fonder, en faveur des pèlerins pauvres, de passage en notre ville, l'hôpital du Petit-Saint-Jacques, situé rue Jean-de-Gouy, et dont le local et la chapelle sont occupés aujourd'hui par les Frères des Ecoles-Chrétiennes.

Voilà ce que je me disais, et j'ajoutais, pour me stimuler, que le pèlerinage de Compostelle est l'un des trois plus grands du monde ; qu'il a été mis par les Souverains-Pontifes sur le même rang que la visite des Saints-Lieux de Jérusalem et du tombeau des Apôtres à Rome, si bien que quiconque a fait le vœu de s'y rendre ne peut en être relevé que par le Pape lui-même.

Mais, d'autre part, je me trouvais absolument seul—le compagnon que j'attendais ayant été empêché au dernier moment—et il me fallait affronter des chaleurs d'au moins 40 degrés à l'ombre, et... d'autres aridités encore, celles, par exemple, d'une langue étrangère... Je ne me laissai point davantage ébranler par ces derniers arguments, et, confiant dans la protection de mon ange gardien, et dans le secours de vos bonnes prières, dont j'ai plus d'une fois constaté visiblement l'efficacité, je partis.

Me voilà donc en route pour l'Espagne, terre de héros et d'immortels souvenirs, berceau des grands conquérants et des grands saints, sol tout imprégné de poésie, de patriotisme et de foi,

contrée qui dut toutes ses gloires au Catholicisme, et qui, grâce à lui fut la dominatrice de l'Ancien et du Nouveau-Monde.

Entré dans la péninsule Ibérique par Irun et Saint-Sébastien, je traversai le pays basque, encore tout semé des vestiges de l'insurrection carliste; je passai par Burgos, ville natale du Cid ; par Palencia, dont l'Université vit fleurir saint Dominique ; par Léon, où régna Pelage, le chevaleresque fondateur de la monarchie espagnole; je pénétrai dans la partie des monts Cantabriques qui sert de barrière à la Galice; puis, remontant jusqu'au port de Corogne, situé à la pointe nord-ouest de l'Espagne, je descendis enfin à la cité fameuse où repose glorieusement, depuis dix-huit siècles, le premier Apôtre martyrisé pour la foi à Jérusalem, saint Jacques-le-Majeur, fils de Zébédée et de Marie-Salomé, frère aîné de saint Jean l'Évangéliste et cousin-germain de Notre-Seigneur Jésus-Christ, selon la chair. La ville où ces précieuses reliques ont été apportées, du port de Joppé (Jaffa), par deux disciples de saint Jacques, se nomme, en espagnol, Santiago de Compostela, ce que nous traduisons, nous, par Saint-Jacques de Compostelle, ou Saint-Jacques en Galice.

Les convenances de la chaire ne m'ont pas permis de mettre en relief, comme je peux le faire ici, le caractère étrange, original de ce voyage poursuivi, la nuit, dans une voiture emportée par onze mules et un cheval, galopant, deux par deux, le long des lacets pratiqués à coups de mine au flanc des montagnes. Je crois revoir encore le conducteur ou *mayoral*, dirigeant avec une imperturbable gravité son immense attelage ; le postillon ou *delantero*, chevauchait en tête des 6 couples de mules toutes pomponnées de bleu, de jaune et de rouge ; et enfin le petit *zagal* courant sans cesse, tantôt à droite, tantôt à gauche, pour stimuler de la voix, du geste et surtout du bâton les bêtes paresseuses ou rétives. Je crois toujours entendre le tintement sonore des grelots éveillant les échos de la nuit ; et cette vision fantastique, se détachant sur un ciel serein, tout étincelant d'étoiles, et dans l'encadrement de majestueuses montagnes, reste ineffaçablement gravée dans la mémoire.

J'ai encore présent à l'esprit le souvenir de mon arrivée. C'est le vendredi 3 août, vers cinq heures du matin, que les hauts clochers de la cathédrale m'apparurent à l'horizon. Je fis alors ce que faisaient nos pères : descendant de la voiture avec mes compagnons de route, je m'agenouillai tout bouleversé par l'émotion, et je baisai respectueusement la poussière sacrée foulée par les pas de tant de milliers de pèlerins. Puis, oubliant la fatigue de mes quarante heures d'insomnie, je courus à la Basilique où il me fut donné d'offrir le Saint-Sacrifice pour vous tous, mes bien aimés Paroissiens, sur le tombeau du bienheureux Apôtre. Des fleurs desséchées s'y trouvaient encore provenant de la récente fête du 25 juillet : j'y mêlai mentalement vos cœurs, fleurs vivantes, et je demandai à saint Jacques qu'il les parfumât de vertus, surtout qu'il les remplît de sa foi et son zèle, pour que vous vous montriez toujours ses dignes enfants...

N'attendez pas de moi la description détaillée des magnificences entassées par la piété reconnaissante des Espagnols et des autres peuples dans cet incomparable sanctuaire. Je me bornerai à dire qu'il est de style- romano-byzantin et que sa vaste enceinte, construite en belles pierres grises, se partage en six nefs entourées de 25 chapelles et séparées par 58 groupes de colonnes admirablement sculptées. L'or, l'argent, les bijoux y scintillent de toutes parts. Le granit lui-même y est découpé comme de la dentelle et monte en gracieux festons jusqu'au sommet des tours, où se balancent des cloches qui s'entendent à dix kilomètres de distance. Mais c'est surtout la chapelle principale (*capilla mayor*) qui étale aux regards des splendeurs inouïes. Elle s'élève au-dessus d'une crypte occupée par la tombe du saint, et renferme un autel monumental de jaspe et d'améthyste incrustés d'argent, dont la construction a duré vingt ans et coûté des sommes immenses. Cet autel sert de piédestal à la statue assise de saint

Jacques, en costume de pèlerin, c'est-à-dire avec le large chapeau, la panetière, le bourdon, la gourde et les coquilles. Tous ces attributs sont d'or, d'argent ou de pierres précieuses, d'une valeur incalculable. Derrière l'autel règne un escalier magnifique que les fidèles gravissent à la file, aux jours solennels, pour aller baiser la pèlerine d'argent de la sainte statue.

Impossible de vous donner une idée du respect, de l'amour et de la dévotion des Galiciens et de leurs compatriotes pour le saint Apôtre qu'ils proclament le patron de l'Espagne et des Indes, et à la protection duquel ils rapportent les principales victoires gagnées par eux sur les Sarrasins et les Maures. Aussi la ville de Santiago tout entière n'est-elle, pour ainsi parler, qu'un vaste musée construit en l'honneur de saint Jacques, et un assemblage de dépendances de la cathédrale. Il y a là, pour les pèlerins étrangers, des hospices qui sont de merveilleux palais, dus à la munificence des rois catholiques Ferdinand et Isabelle. Puis ce sont des couvents aux cloîtres superbes, des édifices de toute sorte avec jardins intérieurs, eaux jaillissantes et somptueux portiques ; de spacieuses écoles, une Faculté de médecine et une Université célèbres dans toute l'Espagne. En un mot, la vue de cette ville, si pittoresque par sa situation et son aspect, si curieuse par ses monuments et ses usages, récompense bien le voyageur des fatigues qu'il a endurées pour s'y rendre et le plonge dans un ravissement qui ne fait que s'accroître à mesure qu'il y prolonge son séjour...

Oh ! Que j'ai eu de peine à m'en arracher, et que je serais heureux si mon exemple, joint au rapide croquis que je viens d'esquisser, pouvait déterminer quelques-uns d'entre vous à renouer la tradition, trop longtemps interrompue, des pèlerinages douaisiens à Saint-Jacques de Compostelle. Certes, aucun d'eux ne s'en repentirait. Les difficultés d'itinéraire vont, d'ailleurs, notablement s'amoinrir, puisque, vendredi prochain, 7 septembre, doit avoir lieu l'inauguration d'un nouveau tronçon de chemin de fer destiné à relier la ligne de la Galice à La Corogne, et à ne plus laisser ainsi qu'un trajet de dix heures à fournir en voiture jusqu'à Santiago.

Quant à ceux d'entre vous qui doivent renoncer à l'espoir de tenter jamais ce lointain pèlerinage, ils s'en dédommageront en redoublant d'amour pour leur chère église de Saint-Jacques, de Douai, qui, non-seulement, est érigée sous le même vocable que la Basilique de Compostelle, mais qui possède aussi quelque chose du saint Apôtre : cette relique consiste en une parcelle de son chef sacré*, chef qui fut apporté de Santiago en France, au IXe siècle, par l'empereur Charles le Chauve, et divisé en deux parts dont l'une est conservée à la cathédrale d'Arras, et l'autre à la collégiale d'Aire-sur-la-Lys. Quelle consolation pour nous tous, mes chers Paroissiens, de pouvoir vénérer ici des restes authentiques de celui qui reçut de Jésus le magnifique surnom de Fils du Tonnerre, qui fut l'un des trois témoins privilégiés de la transfiguration et de l'agonie du divin Maître, et qui versa, le premier, son sang pour sa cause.

Mes Frères, les circonstances exigent qu'à l'exemple de notre saint Patron, nous sachions échanger les occupations pacifiques pour l'intrépide défense de notre foi. Du magnifique édifice de croyances et d'institutions religieuses que nous avaient légué les vieux âges, il n'est presque plus un seul point aujourd'hui qui ne soit envahi ou menacé par les ennemis de Dieu : ayons donc l'œil, la main et le cœur partout, et que les insuccès ne nous découragent point. Etrange anomalie ! Nous sommes infiniment moins dignes du secours d'en haut que ne l'étaient nos pieux ancêtres, et nous nous impatientons, nous nous scandalisons de ne point l'obtenir aussitôt que nous l'avons demandé ; tandis que les Catholiques espagnols n'eurent pas moins de trois mille rencontres avec les mécréants avant de recouvrer pleinement leur indépendance. N'importe, ils retournaient sans cesse à la lutte en s'écriant : « Saint Jacques ! L'Espagne combat ! » Imitons leur invincible obstination, nous qui avons le même protecteur et les mêmes adversaires, et l'heure du triomphe finira par sonner.

AINSI SOIT-IL !

* La relique a été apportée d'Arras le 9 mars 1862

Guide vert 1953

Le **chemin** de « **Monsieur saint Jacques** ». — Au moyen âge le tombeau de saint Jacques attire en Espagne une foule de pèlerins. La dévotion envers Monsieur saint Jacques est si vivante que Santiago (Saint-Jacques-de-Compostelle) devient un centre de rassemblement dont, aujourd'hui Lourdes même ne peut donner qu'une idée lointaine.

Une organisation très complète d'hospices dont les grands ordres religieux du temps : Cluny, Cîteaux, Chevaliers de Saint-jean-de-Jérusalem, Prémontrés assument la charge, pourvoit le long des principales routes à l'hébergement des pèlerins et au maintien de leur bonne forme spirituelle. Tout est prévu même un guide touristique assaisonné de remarques souvent dépourvues d'aménité sur les moeurs des habitants et la mentalité indigène. Saint-Jean-Pied-de-Port, dernière étape avant l'Espagne, est un grand centre de regroupement pour les pieux voyageurs venus de tous les points d'Europe.

Dès qu'un pieux cortège est signalé, la ville est en émoi : les cloches sonnent, les prêtres récitent des prières, les enfants escortent les pèlerins vêtus du manteau gris, le bourdon à la main. Les habitants, sur le pas de leur porte, tendent des provisions. Le cortège s'éloigne chantant les répons. Ceux qui sont trop las peuvent faire halte rue de la Citadelle où le monastère de Roncevaux leur a ménagé un abri.

Soudain, c'est une forêt vivante qui gravit la montagne, chaque pèlerin portant une croix de feuillage, faite de ses mains, qu'il déposera au passage du col d'Ibaneta.

Mais, avec le temps, des aventuriers, des mendiants (à la grande colère des pauvres de la ville) se mêlent aux pèlerins. S'en suivent des désordres. La maison dite « prison des Évêques » a souvent abrité ce genre de délinquants. À partir du XVI^e siècle les vrais pèlerins sont rares. D'ailleurs, quiconque se rend à *Santiago* doit avoir une permission du roi et une autorisation du curé de sa paroisse.